Document généré le 18 mai 2025 17:34

XYZ. La revue de la nouvelle

Mentir aux enfants

David Doucet

Numéro 73, printemps 2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3769ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Doucet, D. (2003). Mentir aux enfants. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (73), 8–13.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Mentir aux enfants

David Doucet

Les parents d'Ana-Belle avaient dû s'absenter durant la fin de semaine. Ils avaient donc demandé à l'oncle Josh de passer ces deux jours à la maison et évidemment de veiller sur leur fille. La mère d'Ana-Belle, sœur jumelle de Josh, avait insisté pour qu'il raconte une histoire à la petite pour qu'elle s'endorme. « *Pour* qu'elle s'endorme ou *avant* qu'elle s'endorme ? » avait demandé Josh, trouvant la phrase bizarre. Sa sœur n'avait rien répondu.

Le premier soir, Ana-Belle se brossa les dents, alla s'étendre dans son lit et demanda qu'on lui raconte son histoire. Josh vint s'asseoir près d'elle, la borda puis débuta. « Bon. Une histoire. Allons-y. *Il était une fois, très très loin d'ici, dans une forêt où les oiseaux se perchaient par le bec, une usine qui gambadait dans un petit sentier...* »

Ana-Belle fit un drôle de bruit, grimaça, hocha la tête de droite à gauche. « Mononcle Josh, des usines, ça ne gambade pas !

— Oh ! mais c'est faux ! Celle-là gambadait un peu à tous les jours, pour se mettre en forme, comme tout le monde. Donc, cette usine, *de temps en temps, elle cueillait une fraise, la mangeait et alors, la boucane de ses cheminées sortait rouge. Par cette belle journée d'été, elle allait se baigner dans un beau lac qu'elle seule connaissait. Elle apportait sa grande serviette, grande comme un stationnement. Dans son ventre, les ouvriers s'agrippaient du mieux qu'ils le pouvaient après les machines et les tuyaux pour ne pas...* »

Soudainement, sans dire un mot, Ana-Belle se leva, alla au salon, en ramena un album de contes et le tendit à Josh. Comme le suggérait le titre, c'était un album de « Princesses ». Sur le dessin de la couverture, une princesse pleurait au sommet d'une tour ; loin derrière, on voyait un prince à cheval. Josh ricana puis pointa la princesse du doigt et dit : « Regarde ta princesse : son visage est presque aussi grand que la tour ! Ce doit être une très

grosse princesse ! Elle bourre peut-être la tour d'un mur à l'autre ! »

Ana-Belle ne riait pas. Chez un adulte, les traits de son visage auraient suggéré une certaine froideur arrogante, mais ils ne signifiaient chez la petite que l'incompréhension ou la difficulté d'imaginer une grosse princesse. « Tu voudrais une histoire de princesse, n'est-ce pas ? » Ana-Belle fit signe que oui. « O.K. Mais je vais te l'inventer. *Il y a très très longtemps, à l'époque où des chevreuils se promenaient sans crainte à travers la foule de la ville, du temps où il y avait même des étables sur les grandes rues…*

— Est-ce que c'est une histoire vraie ? »

Josh fronça les sourcils, fit une longue pause, fixant la petite en plein dans l'œil. « Ana-Belle, ça n'a pas d'importance que l'histoire soit vraie ou non. De toute façon, les histoires ne sont jamais véritablement vraies.

— …

— Bon, d'accord. Oui, si tu le veux, c'est une histoire vraie. Ça te va ? Alors, on disait que *du temps où il y avait des étables dans les quartiers, dans une ville maintenant disparue, vivait une belle et grande princesse aux cheveux bleus qui soupirait comme un gros…*

— Hein ? Une princesse avec des cheveux bleus ? Ça se peut pas ! »

Josh s'arrêta encore longuement, mais cette fois, il ne dit rien. Il réfléchissait. Ana-Belle le regardait avec des yeux curieux mais sages, la couverture sous le menton. Il avait cru la partie gagnée d'avance, que les enfants croient les histoires sans queue ni tête, qu'ils gobent les contes comme, à vélo, on avale les mouches. « Dis-moi, Ana-Belle, n'est-ce pas ta mère qui te raconte des histoires, d'habitude ?

— Oui.

— Je m'en doutais. Tu sais, ta mère, je la connais bien. C'est ma jumelle. Le problème, c'est qu'elle n'est bonne qu'à résumer des téléromans ou à écrire des cartes de fête.

— …

— Non, laisse faire, je me parlais. Donc, ta princesse n'avait pas les cheveux bleus, *elle avait les cheveux très très blonds, jaune*

blé d'inde, comme sur la couverture de ton album, regarde… *Ses beaux grands cheveux lui descendaient jusqu'aux genoux et elle profitait du vent pour se les rabattre sur le dos. Mais ce qui faisait la beauté de cette princesse et qui rendait fous d'elle tous les princes du royaume, c'est qu'elle avait des sourcils plus longs que ses cheveux, de beaux grands sourcils bouclés qu'elle tressait autour de sa taille…*

— Mononcle Josh… »

Petit à petit, le conte prit la forme d'un combat. La petite soulevait des objections aux moindres détails ; Josh les réfutait tant bien que mal. Par exemple, Ana-Belle disait que des sourcils comme ça, ça ne se peut pas, et que si ça se pouvait, ça ne serait pas beau, qu'elle se les taillerait ; Josh répondait que c'est justement parce qu'elle les avait taillés qu'ils avaient tant poussé. La princesse ne pouvait être affamée au point de vouloir manger « un cheval qui aurait déjà lui-même mangé un ours », car les chevaux mangent du foin ; Josh répondait que les chevaux ont quand même de grandes dents et qu'il avait même déjà vu un cheval manger une souris. De plus, la princesse n'aurait pas pu parler avec ses cheveux parce que les cheveux ne parlent pas ; Josh précisait qu'en fait, la princesse discutait avec les mouches dans ses cheveux et que oui, certes, les mouches ne parlent pas mais elles peuvent faire des sons en volant, des sons que la princesse prenait pour une voix.

À toujours se faire interrompre, pour une couleur ou pour les trous entre les dents de la princesse, ou pour n'importe quel autre détail insignifiant, Josh se fâcha. « Ana-Belle, maintenant, tais-toi ! Tu me dis toujours que ça ne se peut pas. Ça ne se peut pas par-ci, ça ne se peut pas par-là ! Ça ne se peut pas de trébucher en marchant sur ses sourcils, ça ne se peut pas que la princesse mange ses cheveux, les mouches nourrissantes ne se peuvent pas… Te rends-tu seulement compte que ça ne se peut pas qu'une histoire ne se puisse pas comme ça ! Je t'ai dit tantôt que c'est une histoire vraie ; alors si tu ne la crois pas, qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Aimerais-tu mieux que je te lise le journal ?

— …

— Et puis si je te raconte une histoire, c'est pour que tu t'endormes. Alors arrête de te demander si ça se peut ou non et laisse-toi convaincre, imagine ce que je te dis.

— ...

— Tu comprends ?

— ...

— Bon, O.K. Moi, j'ai compris. Tu veux une petite histoire comme toutes les autres, tu veux qu'on te rassure, qu'on te dise qu'un plus un font deux, que la terre tourne autour du soleil et qu'il ne faut pas sortir la toast du toasteur avec un couteau. Eh bien, désolé, je n'en connais pas des histoires comme ça ! Et ton album, il ne m'intéresse pas. De toute façon, je ne sais pas lire. Alors tais-toi, ferme tes yeux, écoute l'histoire et dors ! *La princesse, comme toutes les autres princesses, espérait l'arrivée de qui ? Ben oui ! de son prince charmant. Mais son prince charmant, qui s'appelait Henri, avait été retardé par un vilain dragon... non ! par des bandits, des bandits qui se peuvent beaucoup beaucoup et qui ne voulaient surtout pas lui voler un rein ! Oh non ! Ils voulaient lui voler ses pièces d'or, qu'il avait accumulées en économisant sagement, vivant de peu, grignotant plus que mangeant. Les bandits avaient attaché Henri avec des chaînes, lui avaient bandé les yeux, bouché les oreilles, l'avaient bâillonné avec des racines. Ils l'emmenaient dans la forêt et voulaient le manger.*

Pendant ce temps, la princesse pleurait, pleurait. Son père lui avait dit : « Tu es une jeune fille méchante. On ne fait pas des choses comme ça. Tu pourris par en dedans. Je vais t'embarrer en haut de la tour. Tu endureras. » Mais son père avait imaginé toutes les mauvaises actions de sa fille. Il s'imaginait toujours plein de choses. Il était fou.

Aussi, la princesse avait la grippe. Elle se mouchait, elle se mouchait. Elle se moucha la langue. Elle se moucha la couleur de ses yeux. Elle se desséchait. Elle devenait petite, racornie, d'un gris tirant sur le noir ; on la confondait avec un morceau de piquet de clôture.

Elle se moucha même son nom, ainsi tous l'oublièrent. Sauf Henri.

Mais Henri en arrachait. À chaque repas, les bandits mangeaient un de ses muscles ; ils avaient calculé qu'ils pourraient traverser la

forêt en ne se nourrissant que de lui. Ainsi, en quelque sorte, Henri maigrissait. Les bandits le traitaient comme un moins que rien, ce qu'il devenait effectivement. »

Josh remarqua que son récit n'endormait personne : Ana-Belle lui présentait un visage étonné, apeuré, qu'elle cachait parfois sous la couverture. Il décida donc de « calmer » son récit, d'oublier la princesse et le prince, pour en finir au plus vite. Pendant plus de trois quarts d'heure, ce fut donc la description de la forêt, puis celle d'un arbre en particulier ; Josh faisait des portraits exagérément précis des visages qu'on pouvait voir dans l'écorce, racontait la courte vie des petits aigles dans le nid sur l'une des branches, racontait la longue vie de la corneille qui les élevait… Il insista sur la lourdeur des rayons du soleil, puis sur la nuit qui tombait lentement, qui endormait tous les animaux, endormait tous les habitants de la forêt, endormait jusqu'aux lourdes branches des pins séculaires, jusqu'aux roches dans la terre chaude, et dans la petite lueur d'un croissant de lune, toutes les paupières de toutes les forêts se fermaient, lentement, dans le silence des endroits où jamais personne n'était allé, où même la pluie était inconnue, des endroits dont plusieurs doutent de l'existence, loin, en des lieux enfouis aux confins des contes oubliés par les ancêtres des ancêtres…

Ana-Belle avait fermé les yeux. Pour s'assurer qu'elle dormait vraiment, Josh lui flanqua une bonne chiquenaude sur le nez, juste un peu trop forte. Ana-Belle marmonna, tourna la tête : elle dormait comme une bûche.

Alors, à voix basse, Josh put achever son conte. « *La princesse grésillait au soleil en haut de sa tour. Des morceaux d'Henri rôtissaient au bout d'une broche. Leur infortune était inimaginable ; leur secours, impossible.* Mais c'est un conte, ma belle Ana-Belle, et c'est pourquoi, *au beau milieu de la forêt où Henri gémissait, des cavalcades de vierges paniquées débarquèrent au travers de débris volants d'usines calcinées, criant : "Libère-toi, prince Henri, arrange le monde et crie ta rage d'être contraint…" Et les cheveux du prince Henri devinrent une longue cape fameuse. Ses vêtements se fendirent en écailles multicolores. Il avait des drapeaux dans la bouche. Il avait*

les bras puissants d'une grosse religieuse austère. Ses dents mâchaient sa langue. Il avait la sueur des orignaux. Il avait des muscles rosés jusque dans les yeux. Des tertres de culturistes, il en chiait. Pendant qu'il criait cette rage endormie par des siècles de misère et de science, pendant qu'il enflait des hontes de son peuple, on lui apportait des arbres à déraciner, des bateaux coulés dans les contes, des rêves d'animaux, des ouvrages d'éclairs tressés. Cinq foules marchaient dans ses sillons. Il avait du courage comme une grosse tornade. Il alla venger la mort de la beauté des enfants, sur les champs de marguerites en fleurs, parce que des pommiers pleins de fleurs poussaient à même les marguerites. Il ouvrit le sens de toutes les portes. Il soumit les logiciens, fit un beurre délicieux du sang des philosophes, dompta l'argument, s'en fit deux ailes et vola jusqu'à la tour. Il agrippa la princesse par les cheveux, l'emmena très haut dans le ciel, l'emmitoufla d'un nuage de pluie et pleura d'énormes larmes sur tout son corps. La princesse reprit ses esprits et avoua son amour pour son fort sauveur, le large et bel Henri, qui enfourcha aussitôt son cheval au panache de feu, alla transformer le père de la princesse en verre d'eau sucrée, qu'il but d'un trait. Ensuite, tout le monde alla se coucher, relativement heureux. Fin. »

Josh embrassa doucement sa nièce, éteignit la lumière.

« Il faudrait qu'on te mente davantage. À demain, petite imagination. »